

Un épisode

D. Doljenko

En participant aux travaux du VIII^e Congrès¹³, j'ai pu comprendre encore mieux tout le génie, toute la sagesse de Lénine et en même temps son extrême simplicité. Je voudrais évoquer à titre d'exemple un épisode.

Il y avait parmi nous, délégués du bassin du Donetz, le camarade Fédorenko qui venait d'arriver d'Allemagne où il avait été prisonnier pendant la première guerre impérialiste. Il portait le costume bleu des prisonniers de guerre, avec une pièce marron sur la manche ; avec ça, c'était un vêtement bien usé. Fédorenko n'était pas à son aise dans ce costume. Il proposa :

— Demandons à Vladimir Ilitch s'il est possible de recevoir à Moscou des vêtements, puisqu'on ne peut les acheter nulle part.

Cette conversation avait lieu au foyer des délégués du Congrès. Bien entendu nous nous sommes fâchés et avons repoussé la proposition de Fédorenko.

Un ou deux jours plus tard, au Congrès, pendant les pauses entre les séances, Lénine se trouvait parmi les délégués et bavardait avec eux. Nous avions entouré Vladimir Ilitch et une causerie simple et cordiale s'engagea. Ayant appris que nous venions du bassin du Donetz, il s'anima encore plus, demanda quel était l'état d'esprit des ouvriers, comment ils vivaient, s'il y avait assez de denrées alimentaires, si les ouvriers étaient prêts à un combat décisif aux côtés du parti, s'il y avait encore des menchéviks et des anarchistes dans les usines et dans les mines et quelles étaient les relations entre les ouvriers et les paysans. C'est moi qui eus l'honneur de répondre à Vladimir Ilitch. Je dis ce que je savais et ce que je sentais.

— Vladimir Ilitch, le moral des ouvriers est combatif, et bien qu'il y ait très peu de produits et que la vie soit dure, nous ne céderons à personne le pouvoir des Soviets, et nous sommes prêts à lutter côte à côte avec notre parti jusqu'au dernier. Il n'y a pas de menchéviks ni d'anarchistes qui se dressent ouvertement contre le pouvoir des Soviets. Mais nous ne devons pas fermer l'œil. Les relations des ouvriers du Donetz avec les paysans sont fraternelles ; il y a des paysans aux Soviets, nous nous aidons les uns les autres.

Vladimir Ilitch dit :

— Vous faites bien. Si les ouvriers et les paysans sont toujours ensemble, personne jamais ne nous vaincra.

Et voilà qu'à la fin de la conversation, Fédorenko, sur sa propre initiative, décida de s'adresser à Lénine.

— Vladimir Ilitch, permettez-moi de vous demander un service.

13 Il s'agit du « VIII^e Congrès pan-russe des Soviets des députés ouvriers, paysans, soldats rouges et cosaques », qui s'est tenu à Moscou du 22 au 29 décembre 1920. (Note MIA)

— Je vous en prie, je vous en prie. De quoi s'agit-il ?

J'avouerais franchement que, sachant de quoi notre camarade allait parler, nous nous sentîmes très mal à l'aise.

— Vous me pardonnerez, Vladimir Ilitch, je suis revenu il n'y a pas longtemps d'un camp de prisonniers, mon costume est usé et il porte même la marque de prisonnier de guerre ; comme communiste, j'ai honte de me montrer dans cet accoutrement et on ne peut acheter de vêtements nulle part.

Vladimir Ilitch écouta et répondit aussitôt :

— Camarade Fédorenko, demain le Congrès commence ses travaux le soir ; téléphonez-moi à onze heures.

Fédorenko nota le numéro de téléphone, et déjà les délégués d'autres régions se mettaient à bavarder avec Vladimir Ilitch.

Le soir, réunis au foyer, on se mit à discuter avec passion sur ce qui était arrivé, et naturellement Fédorenko se fit bien attraper.

Le matin il disparut du foyer. Nous avons même l'impression qu'il était parti pour échapper à de nouveaux reproches.

Quel ne fut pas notre étonnement lorsque à deux heures de l'après-midi, la porte s'ouvrit bruyamment, et Fédorenko fit son apparition, un paquet sous le bras. Il commença par nous reprocher sur un ton amical de l'avoir malmené, et une fois calmé, il raconta qu'à 10 heures 50, il était déjà au Kremlin et à 11 heures précises il avait téléphoné. À peine avait-il eu le temps de dire pour quelle raison il téléphonait à Vladimir Ilitch, qu'on lui répondit : « *Allez au bureau du commandant, chambre 6, là on vous remettra un bon pour des vêtements.* »

Nous étions tous sidérés et nous restâmes longtemps avant de revenir à nous.

Nous étions stupéfiés de voir que Lénine, absorbé par tant de questions, avait trouvé le temps de penser à un simple délégué du Congrès et de lui rendre service si vite et avec tant de simplicité.

J'ai maintenant 65 ans. Je suis membre du parti depuis 40 ans, mais je ne puis toujours pas oublier cet épisode.

Lénine, l'homme, le camarade. Moscou, Éditions du Progrès [s.d], pp. 173-176.